

L'Ecole du Bonheur



ous sommes heureux de pouvoir publier un résumé de la première conférence faite à l'Ecole du Bonheur par M. Eugène Borrel, qui n'est pas seulement un violoniste de mérite, mais un penseur aux idées

élevées et un écrivain de talent.

Profitions de cette circonstance pour dire quelques mots d'une « École » qui se présente sous un titre aussi séduisant.

« L'Ecole du Bonheur » a été fondée par le docteur Paul Valentin, directeur de la *Vie Normale*, pour combattre les erreurs évitables qui font de nous, trop fréquemment, des êtres faibles, lâches, détraqués et désenchantés. Elle tend à raréfier les douleurs humaines par une éducation mieux comprise de nos tendances et une utilisation plus sage de nos énergies. Elle répond aussi à l'un des besoins les plus impérieux de notre époque : le besoin d'équilibre et de santé. »

Oh comme ces paroles sont courageuses et fortes et comme il est déjà bon de les avoir lues ! Comme en quelques lignes les plus grandes choses sont dites et le but de l'Ecole du Bonheur paraît être la définition d'une religion nouvelle !

A l'aurore du xx^e siècle, aucune tâche plus noble ne pouvait être tentée et de quelles ferveurs ne devons-nous pas entourer l'œuvre du docteur Valentin !

Faire de chacun de nous un être fort, courageux, équilibré et enthousiaste, n'est-ce pas nous assurer l'indestructible bonheur, le bonheur inébranlable contre lequel la pire des destinées se montre impuissante ?

Pour atteindre son but, l'Ecole du Bonheur donne cette saison, à l'Institut Rudy, 53, avenue d'Antin, seize conférences, dont plusieurs ont déjà eu lieu.

1^{re} Psychologie positive (docteur Paul Valentin).

2^e Littérature (M^{me} Geneviève Lanzy).

3^e Pédagogie (M^{me} Maria Vérone).

4^e Esthétique musicale (M. Eug. Borrel).

Comment, en quelques lignes, dire tous les bienfaits que peut amener cette cure morale ? Ouvrons cependant les yeux sur quelques titres pris par le Dr Valentin comme sujets de psychologie. Nous y voyons : *La poursuite de la chimère, La joie de souffrir, L'atrophie du sens moral, Nécessité d'une ligne des honnêtes gens*, etc...

M^{me} Lanzy se propose d'examiner les bienfaits du livre dans les quatre âges de la vie : chez la jeune fille, chez la jeune femme, chez la femme mûre, chez la femme âgée. Que dira-t-elle à cette dernière à sa conférence du 3 mai prochain ?

« La femme âgée a tout intérêt à ne pas se tenir paresseusement en dehors du mouvement littéraire, — lire toujours, surtout les livres qui font penser, est le meilleur moyen de ne pas vieillir, — comment on évite de graves discordes familiales, en échappant au péril d'être séparé de ses enfants, grands et petits, par un abîme intellectuel. »

N'est-ce pas vraiment donner du bonheur que de semer pareilles idées, et qui donc ne voudra pas aller les recueillir ?

La pédagogie de M^{me} Maria Vérone semble

un texte d'évangile : « Les parents doivent se bien connaître pour mieux comprendre leurs enfants : l'hérédité, l'atavisme se manifestent autant dans le domaine intellectuel et moral que dans le domaine physique ; — donner la vie peut être l'effet du hasard, développer une intelligence est toujours l'effet de la volonté. Lorsque les parents sont préparés à leur rôle d'éducateur, l'éducation dans la famille est préférable ; — les enfants élevés en commun font plus tôt l'apprentissage de la vie, mais il leur manque généralement l'affection indispensable pour le plein épanouissement de l'individu ; — que faut-il penser des pensionnats, nurseries, pouponnières, garden schools, etc. ? Leur utilité pour les classes ouvrières, leur danger pour les classes bourgeoises. »

Quel rapport, dira-t-on, tout cela peut-il avoir avec la musique ? Il est beaucoup plus voisin qu'on ne le suppose, car cette psychologie et cette pédagogie ont pour but de former des êtres de beauté, capables d'aimer et de sentir, des êtres qui pourront, s'ils ont reçu l'étincelle divine, devenir des producteurs d'art ou sinon constituer eux-mêmes un milieu favorable à l'éclosion et à la compréhension de l'œuvre d'art.

Voilà pourquoi l'Ecole du Bonheur nous semble être, non seulement au point de vue purement humain et social, mais au point de vue artistique — le seul dont nous puissions nous occuper ici — une œuvre à laquelle nous devons consacrer toutes nos forces, toute notre intelligence, tout notre cœur. C'est une œuvre de haute sagesse qui prétend tirer de l'homme tout ce qu'il a de meilleur, tout ce qui l'élève au-dessus de sa condition animale et nous devons marcher vers elle de tous nos efforts tendus, comme marche vers la lumière, vers la mer souriante et douce, sous l'impulsion de toutes ses voiles splendidement ouvertes, le vaisseau qui évite l'orage.

Laissons maintenant M. Eugène Borrel nous parler du goût musical.

A. MANGEOT

Du Goût

Des goûts et des couleurs on ne peut discuter ! C'est par cette affirmation arbitraire que le sens commun, c'est-à-dire l'opinion injustifiée de la majorité des hommes, condamne sans appel la légitimité de l'Esthétique. On ne veut pas s'avouer franchement qu'il est plus facile de soutenir un brillant paradoxe en avançant qu'il n'y a ni beau ni laid, que de s'essayer à chercher, au prix de son temps et de sa peine, la vraie Beauté.

Or le goût n'est pas une affaire personnelle. On croit trop généralement que la valeur d'un chef-d'œuvre est indémontrable. Ce sentiment attriste ceux qui voient le beau comme une vérité, et le laid comme un mensonge. Il donne une base au scepticisme, qui en déduit que l'Esthétique ne peut être une science.

Ce que l'on doit accorder, c'est que l'Esthétique est une science jeune, et c'est un défaut que le temps fait rapidement disparaître. Aujourd'hui la Science a apporté un appoint considérable à la formation d'une Esthétique rationnelle. Il suffit de citer les travaux de Helmholtz, Durutte, Chevreul, Ch. Henry, Soret, Marey, dont les résultats, mis en œuvre par des esthéticiens connus, Ch. Blanc, Griveau et tant d'autres, ont contribué à la création d'une Esthétique scientifique. Et cela se conçoit aisément. Le Nombre et le Rythme sont des conditions essentielles de la Beauté, non moins que de la Vie. Les principes fondamentaux de

l'Esthétique trouvent leur justification dans les lois primordiales de l'être humain. Au point de vue le plus général, l'œuvre d'art forme un ensemble de rythmes très complexes, en nombre fort grand, quoique limité, dont l'analyse est une entreprise ardue, mais possible et surtout utile. Il y a donc un bon et un mauvais goût.

Il n'est peut-être pas superflu de faire remarquer que dans l'élite même de notre société contemporaine, si l'on en excepte une très faible minorité de connaisseurs, le niveau du goût est à un étiage fort bas. Il existe une musique facile, aux thèmes vulgaires, aux harmonies insipides, au développement banal, bonne tout au plus à intéresser par sa nullité même les esprits vides qui n'ont pas honte de l'écouter, et dont elle est impuissante à secouer la paresse psychique pour les élever à un idéal fécond.

D'après ces derniers, c'est cette musique qui « parle à l'âme », qui est « inspirée », qui n'est pas composée de « combinaisons algébriques », et où surtout triomphe la « belle phrase chantante » !

Pour satisfaire à cette tendance déplorable, des exécutants comme Thalberg, Vieuxtemps, Popper, ont écrit de trop fameux morceaux de « virtuosité » instrumentale. Les artistes plus pressés d'arriver à la célébrité que soucieux des intérêts de leur Art, ont sacrifié au succès facile la mission d'élever le goût du public. Celui-ci, nourri d'inanités et de mensonges, n'a plus rien saisi à la sereine beauté des chefs-d'œuvre dont la compréhension exigeait de sa part un trop grand effort d'attention. Il a délaissé la musique symphonique, le genre merveilleux de la musique de chambre, et un hiatus sépare désormais la vraie musique — celle des musiciens — de l'art frivole et vulgaire qui réjouit le commun des hommes, et dont on oppose la sentimentalité naïve à la soi-disant incompréhensibilité de la musique moderne... Flèche du Parthe lancée contre la marche irrésistible de la musique par le « Bourgeois », incapable de se douter que l'Art de Bach ou de Palestrina lui est aussi fermé que celui de l'auteur contemporain aux tendances les plus avancées.

Un autre mal sévit sur la musique depuis que le développement excessif de l'expressivité, au détriment de l'Idée, a permis d'exprimer par les sons les nuances infinitésimales des sentiments les plus artificiels. Les vers troublants de Baudelaire, la littérature morbide des décadents, la passion nerveuse « à fleur de peau » de notre époque blasée, ont trouvé leurs équivalents dans la musique moderne, et ont donné naissance à un genre malsain, un art dépravé dont l'idéal faux, au lieu de nous vivifier, nous empoisonne.

Pour éviter de donner dans ces écueils, il faut s'initier aux formes de l'art musical. Qu'on remonte à la source première d'où découle toute vérité en musique ; qu'on s'imprègne de Bach, le dieu des sons. Celui qui aimera Bach d'un amour éclairé et sincère, celui-là aura pénétré dans le sanctuaire et saura ce qu'est la musique. Qu'on étudie Haydn, Mozart, Beethoven, en faisant une sélection judicieuse de leurs œuvres ; car, malheureusement, beaucoup de productions de ces grands maîtres sont très inférieures — Mozart lui-même a dit : Malheur à qui me jugera sur mes petites pièces ! — Chopin et Schumann, Berlioz et Wagner montreront jusqu'où s'étend la puissance expressive de la musique. Hændel, Gluck, nous initieront à un art serein, noble et pathétique.

LE SAMUD

OLAVIER MUET DURCISSEUR BREVETÉ S. G. D. G.
Chez tous les marchands de pianos et de musique de Paris et des départements
et chez M. L. PINET, seul concessionnaire, 66, Cours de Vincennes. Paris.

César Franck est le dernier venu des grands maîtres disparus. On ne saurait trop l'étudier. Comme celle de Bach, son œuvre est une Bible de la musique. Avec lui nous remontons aux premiers âges; à son exemple, allons entendre et admirer la polyphonie de Roland de Lassus, de Palestrina, et le plain-chant lui-même — notre musique nationale par excellence, soit dit en passant, — non la lourde monodie martelée dans la plupart de nos églises, mais la fluide cantilène du moyen âge, telle qu'on la chante à la Schola Cantorum, à Saint-François-Xavier ou dans de très rares maîtrises de province.

**

Pour que cette éducation soit féconde, pour qu'elle devienne, comme elle le doit, l'auxiliaire et le couronnement de toutes les autres, il est indispensable qu'elle commence dès le plus jeune âge : on sait combien les impressions premières et les premières habitudes se gravent profondément, et combien précoce parfois se montre le sentiment de la beauté lorsque l'enfant grandit.

Il faut l'initier à des beautés de plus en plus hautes et l'amener peu à peu à raisonner ses jugements, à s'intéresser à une belle œuvre, à en apprécier, quoique imparfaitement, les détails et l'ensemble. Alors « l'intelligence de l'enfant s'orne peu à peu, son imagination devient plus féconde, et chacune de ses idées se trouvera auréolée d'images. C'est pour ne s'être point exercé à ce travail que tant d'esprits si bien doués restent stériles, incapables de comprendre les beautés élevées, plus incapables encore de traduire d'une manière agréable leurs émotions et leurs pensées ».

De la beauté des choses à la beauté morale la transition est insensible : toutes les beautés sont sœurs. En formant le goût on doit s'efforcer de faire saisir l'idée sous l'image. Au delà du rythme et de l'harmonie physiques, il faut percevoir le rythme et l'harmonie morales ; c'est là une des conséquences les plus négligées de l'enseignement esthétique, qui doit s'achever par le développement intégral de la personnalité et se réaliser par une plus haute moralité communiquée à nos actes.

EUGÈNE BORREL.

Notre Musique

Cortège nuptial de LEFÈVRE-DERODÉ

M. Lefèvre-Derodé, auquel MM. Guilmant, Widor et Gigout ont décerné le premier prix pour son *Cortège nuptial* à notre concours de composition, est né à Reims, et il est actuellement le meilleur et le plus notable musicien de cette ville. Cela ne l'empêcha pas d'obtenir à Paris des succès nombreux ; mention honorable au concours Rossini ; Grand prix de la Société des Jurés orphéoniques en 1900 pour la cantate *Fraternité* de Botrel ; prix Cressent en 1899, avec le *Follet*, qui fut joué à l'Opéra-Comique. Il est encore l'auteur d'une Symphonie dramatique, le *Prieur de Saint-Basle* ; d'une scène symphonique intitulée *Cain* ; d'*Yvonne*, opéra comique en 3 actes (théâtre de Reims) ; *Aude et Roland* (théâtre de Reims) ; *Wallenrod*, drame lyrique encore inédit, sur un livret de Gheusi.

Organiste de chœur à la cathédrale de Reims, M. Lefèvre-Derodé a en outre écrit plusieurs *Messes*, des chœurs, morceaux pour harmonie, musique de chambre, etc.... ; il est officier de l'Instruction publique.



Les Merveilles de la Critique Musicale⁽¹⁾

Dans un récent article du *Courrier Musical*, M. de la Laurencie relève un certain nombre d'attaques dirigées par la critique allemande contre la musique française. Par des citations empruntées aux feuilles spéciales et aux quotidiens, l'érudit musicographe s'efforce de démontrer que nos voisins d'Outre-Rhin sont animés d'un systématique mauvais vouloir envers notre production musicale.

Il serait intéressant de rechercher si cette opposition existe dans toute la presse allemande contre toute la musique française, ou si M. de la Laurencie, trop prompt à généraliser, ne s'illusionne pas sur la portée d'attaques isolées en visant surtout l'école de M. d'Indy. Mais ce que je voudrais mettre en lumière, c'est l'étrange inopportunité des étonnements, des amertumes et des reproches de M. de la Laurencie, à une époque où notre critique n'est rien moins que bienveillante. Aussi loin que s'emportent les Aristarques allemands, il leur sera difficile d'atteindre la virulence haineuse et la maladroite hostilité dont la presse française fait preuve envers les musiciens français, les musiciens étrangers et les maîtres que leur génie place au-dessus des nationalités. Il y aurait quelque enfantillage à tenir rigueur à nos voisins de leurs duretés quand nous usons envers nos compatriotes de procédés moins délicats. Il est peu de gazettes musicales dans lesquelles on ne puisse trouver à l'adresse de la chapelle d'en face des appréciations dont une différence d'esthétique et des antipathies personnelles n'excusent ni le fond ni la forme. Dans certains quotidiens, le ton se monte souvent jusqu'à l'injure, et seule, quelque outre-cuidante niaiserie, dont on s'amuse entre musiciens, désarme les susceptibilités froissées, les talents malmenés. Un volume ne suffirait pas à recueillir les jugements peu amènes portés, à tort ou à raison, par nos critiques sur nos compositeurs. Quelques journaux feuilletés au hasard m'en fournissent une moisson assez abondante.

**

Voici, relevée dans le *Mercur de France* à propos de la *Carmélite*, une analyse du talent de M. R. Hahn. « La musique de M. Reynaldo Hahn affecte une distinction grise, qui flotte entre du Saint-Saëns émasculé et du Massenet affalé... Au point de vue musical cela est profondément dénué d'intérêt. Les thèmes représentatifs sont d'une égale et confuse

(1) En publiant cet article, nous nous défendons de toute pensée hostile à l'égard des confrères dont les noms sont cités ici, et en particulier à l'égard du *Courrier Musical* et de l'un de ses principaux rédacteurs M. J. d'Udine, pour lesquels nous avons la plus vive sympathie. Le *Courrier Musical* est l'une des revues spéciales les mieux rédigées et les opinions exprimées par M. J. d'Udine, si imprévues et paradoxales qu'elles puissent être parfois, sont marquées d'une trop grande sincérité et d'une trop grande franchise pour ne pas être respectées.

A. M.

« insignifiance ; leurs transformations d'une rare banalité. »

La même revue s'insurge contre les « variations réactionnaires où le contrepoint alambiqué de M. Dukas assomme à la fois ses auditeurs et un malheureux thème de Rameau, qui peut se vanter d'en prendre pour son rhume ». La pièce est « un passage à tabac pseudo-musical ».

Quand le *Journal* commente les œuvres du Directeur du Conservatoire, il use d'un parti pris systématiquement malveillant d'où toute critique est bannie.

A propos d'un ballet représenté à l'Opéra, le *Mercur de France* apprécie de la façon suivante la musique de M. Duvernoy, professeur au Conservatoire : « On en entendit souvent de meilleure à l'Olympia, n'importe où, rarement d'aussi nulle, d'aussi vide, à dormir debout en dépit de l'ultime « orgiastique » évoquant le chahut crapule des quadrilles du Moulin-Rouge. »

La *Symphonie en la* de M. Ch. Widor, professeur au Conservatoire, est « funambulesque et farce », d'après le *Courrier Musical*, pour qui l'introduction au 3^e acte du *Juif Polonais* de M. Erlanger, représenté à l'Opéra-Comique, ne se compose que de « soporifiques noirceurs ». Cette feuille émet sur l'orchestration de M. Erlanger des vues flatteuses : « les trompettes ne travaillent pas depuis 40 mesures ; que leur ferons-nous faire ? Taratata, parbleu ! C'est tout indiqué ».

La brillante ouverture de *Gwendoline* (Chabrier) est « quelque peu toc et plus proche des ballets de Music-Hall qui en dérivent que des Wagnéries dont elle provient ». (Id.)

Pensiez-vous quelque bien du beau *Concerto en sol mineur* de M. Saint-Saëns ? Rengainez votre compliment : le *Courrier Musical* a décrété ce « bon vieux concerto, aussi lamentable que concerto peut l'être ».

Etiez-vous de ceux qui applaudirent aux concerts Lamoureux celui de M. René Lenormand, élogieusement commenté par la presse étrangère ? Revenez sur votre admiration : la *Patrie* l'a jugé « une compilation assez faiblarde où Wagner se trouve accommodé à la sauce car-mélite ».

La jeune école est généralement si maltraitée qu'elle en est réduite à s'encenser dans ses propres journaux pour entretenir l'illusion des hommages réfractaires. C. Franck, dont elle se réclame, et M. Debussy, qu'elle n'ose désavouer, ont déchaîné des fureurs dont le souvenir est encore vivant dans toutes les mémoires ; l'un en 1889, avec l'audition de sa *symphonie* aux Concerts du Conservatoire, l'autre avec la première représentation de *Pelléas et Mélisande* à l'Opéra-Comique. Quant à M. d'Indy, voici en quels termes la plus ancienne de nos revues musicales, le *Ménestrel*, rend compte de la première représentation à l'Opéra de son *Etranger* : « L'Etranger, ou le triomphe de l'enharmonie, action musicale en deux actes... A-t-on prodigué assez d'expressions sonores et « laudatives pour nous faire apprécier toute la « saveur de cette œuvre expressément banale « et effroyablement ennuyeuse que le public « bruxellois lui-même a accueillie avec la plus « complète indifférence et que le public parisien va accueillir avec tous les bâillements « qui lui sont dus !... Si l'auteur est parfois « tourmenté par la migraine, ce n'est pas le « mal que lui a donné son invention qui a dû « la lui causer. Cette « action » sans action, et « qui n'est à la vérité qu'une mauvaise action,